
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 24/3 (1997)

DOI: 10.11588/fr.1997.3.61029

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

kungen zu den grundsätzlichen Unterschieden in den außenpolitischen Konzepten des Widerstands auf der einen und denen der Westalliierten auf der anderen Seite. Während die Repräsentanten des Widerstands »zu einer Vision der europäischen Solidarität [fanden], die über sämtliche Frontlinien hinweggehen sollte«, »klammerten sich die westlichen Alliierten an die ›traditionellen Regeln der Diplomatie‹ und das ›nationale Interesse‹« (S. 366). Gerade im Hinblick auf die europäische Dimension der Widerstandsaußenpolitik muß darauf verwiesen werden, daß die Konzepte der ›nationalkonservativen‹ Oppositionellen wie Goerdeler und von Hassell trotz Annäherungen an das Gedankengut der ›Kreisauer‹ sehr viel stärker dem traditionellen, nationalstaatlichen Denken verhaftet blieben. Bei den ›Kreisauern‹ wiederum gilt es, sauber zwischen den sehr künstlich anmutenden Europavorstellungen von Moltkes und denen von Trotts zu unterscheiden. Wenngleich man dem deutschen Widerstand in den Jahren 1943/44 größere Affinitäten zu einer – freilich sehr vagen – Europaidee bescheinigen kann als den Westalliierten, war dies wohl nicht die entscheidende Ursache für das Scheitern der außenpolitischen Bemühungen des Widerstands.

Hermann WENTKER, Berlin

Wolfram WETTE (Hg.), *Deserteure: Feiglinge – Opfer – Hoffnungsträger? Dokumentation eines Meinungswandels*, Essen (Klartext) 1995, 360 p.

Ce recueil cristallise parfaitement certains des problèmes majeurs qui continuent – dans une certaine mesure sans doute – de hanter la mémoire collective allemande. En effet, en traitant des déserteurs de la Wehrmacht, et il suffit de lire le titre de ce livre, l'on se heurte immédiatement non seulement au débat moral qu'est la désertion sous toutes ses formes mais ici, en l'occurrence, à la répression par la justice militaire du Reich et partant, qu'on nous pardonne ce raccourci, à la survivance de mentalités longtemps marquées par l'idéologie national-socialiste. La justice ouest-allemande semble en avoir longtemps porté les stigmates, ce qui a été dénoncé vigoureusement par Manfred Messerschmidt et Fritz Wüllner, notamment dans un ouvrage qui sert désormais d'incontournable référence (*Die Wehrmachtjustiz im Dienst des Nationalsozialismus – Zerstörung einer Legende*, 1987). Il n'y a guère que depuis une quinzaine d'années que sous l'impulsion de partis politiques avancés et d'initiatives privées visant à réhabiliter la mémoire de ceux qui, pour diverses raisons, ont voulu cesser de combattre pour le nazisme, que le Bundestag et les services sociaux fédéraux ont repris cette épineuse question. Pourquoi, en effet, d'anciens Waffen-SS (128 Lettons en l'occurrence) dont certains ont participé à des exécutions de masse, pourraient bénéficier d'aides fédérales alors que celles-ci sont refusées aux veuves des victimes de la justice militaire nazie? Pourquoi les jugements diffamants portés à cette époque garderaient-ils encore leur validité? Ce sont toutes ces questions, qui relèvent autant de la jurisprudence que de l'éthique, dont traitent les auteurs de cet ensemble de textes, accompagnés de témoignages d'ex-déserteurs. Les débats engagés à l'époque au Bundestag reflètent très clairement ces interprétations opposées. Quant à la signification que les uns et les autres souhaitent donner à la désertion: ces hommes, qui dans le meilleur des cas se retrouvaient dans des camps de type concentrationnaire ou versés dans des unités disciplinaires vouées à l'anéantissement, ou qui étaient exécutés, étaient-ils des lâches ou bien des résistants au nazisme? On peut concevoir que les opinions divergent sur ce sujet et que dans la Bundeswehr par exemple, on ait été pour le moins réticent à accepter la deuxième interprétation. En acceptant ce point de vue, comment finirait-on par juger ceux qui ont poursuivi le combat? Doit-on tous les stigmatiser? La discussion qui s'est tenue le 2 mars 1994 sur la station NDR IV (émission »Redezeit«) entre un ancien déserteur et un général en retraite de la Bundeswehr, président du Ring Deutscher Soldaten-Verbände et qui est ici reproduite presque dans son ensemble,

montre l'irréconciliabilité des thèses défendues. Certes, des quelque 20 ou 25 000 déserteurs qui ont échappé à l'exécution capitale (sur 50 000 condamnés environ) ou aux autres aléas de la guerre, peu restent encore en vie et le problème ne peut aujourd'hui concerner que peu de monde cependant, son acuité semble rester intacte. Même si l'Allemagne a cherché à étouffer ce passé, il affleure encore à la surface et le problème de la résistance allemande montre, lui aussi, les déchirures profondes qui subsistent et qui, avec le temps, ne s'estompent qu'accompagnées d'inévitables altérations. Mais ceci ne concerne pas uniquement l'Allemagne ...

Une ultime section de ce recueil, consacrée aux déserteurs de l'ex-Yougoslavie, ne sera mentionnée que pour mémoire car elle reflète une prise de position de l'éditeur scientifique (WETTE) qui, si elle peut se rattacher au thème central, relève d'une option pacifiste, bien particulière.

De la création des premiers mouvements en faveur des déserteurs jusqu'aux derniers débats au Bundestag, en passant par un aperçu de la place du déserteur (ou de l'objecteur de conscience) dans la littérature d'après-guerre sur ce thème, le lecteur aura pu se faire une opinion sur un sujet qui trouble encore certaines consciences. Même si la structure de ce livre n'en facilite guère la lecture, il contribue néanmoins à mieux faire appréhender les séquelles d'un passé lourd à porter, qui reflète, parfois, les drames qu'a vécus la société allemande, qu'elle se soit trouvée à l'Ouest comme à l'Est.

Il est dommage que ce problème reste ignoré – mis à part – quelques rares spécialistes – hors d'Allemagne.

Marcel SPIVAK, Les Lilas

Robert BOHN, Jürgen ELVERT (Hg.), *Kriegsende im Norden. Vom heißen zum kalten Krieg*, Stuttgart (Franz Steiner) 1995, 382 S. (Historische Mitteilungen der Ranke-Gesellschaft, Beiheft 14).

Der Band umfaßt 23 Beiträge zur Nachkriegssituation der skandinavischen Staaten. Man kann die Artikel, die jeweils die überarbeiteten Vorträge einer Tagung der Grenzlandakademie Sankelmark im Oktober 1994 darstellen, zwei grundsätzlichen Themenkreisen zuordnen: Erstens »Innere Auseinandersetzung mit Problemen der Nachkriegszeit«, zu dem man die Artikel über die Auseinandersetzung eines betreffenden Landes mit seinen Kollaborateuren und Kriegsverbrechern, sowie Beiträge über Widerstandsbewegungen, Flüchtlinge und den wirtschaftlichen Wiederaufbau rechnen kann. Der zweite Themenkomplex beinhaltet Artikel, in denen die Situation der nordischen Staaten im Spannungsfeld des Ost-West-Konfliktes analysiert wird. Dazu gehören etwa Beiträge, in denen die Ansprüche der Sowjetunion in Skandinavien thematisiert werden, die Beziehung der nordischen Staaten zu Großbritannien behandelt, und die Frage des NATO-Beitrittes diskutiert wird.

Dazu zwei Beispiele:

In seinem Artikel über die dänische Widerstandsbewegung beschreibt Aage TROMMER die Probleme, die 1945 im Zuge einer Neudefinition der dänischen Innenpolitik für jene Gruppierungen entstanden, die sich seit 1941 bzw. 1942 der »Zusammenarbeitspolitik« mit Deutschland entgegengestellt hatten. Im sogenannten »Freiheitsrat«, einer Art Dachorganisation aller Widerstandsgruppen, befanden sich nach 1945 Vertreter aller politischer Lager, vom linken, kommunistischen Rand bis zur rechtsgerichteten »Dansk Samling«. Daneben fand sich eine Reihe »unpolitischer Patrioten«, die sich beiden Richtungen gegenüber distanziert verhielten. Interessant scheint, daß erst im Sommer 1944 die illegalen Organisationen ihre Beteiligung an der Nachkriegsregierung forderten. Trommer führt diese Zurückhaltung der Widerstandsbewegungen auf die Tatsache zurück, daß die dänische Öffentlichkeit bis weit in das Jahr 1944 hinein ihre Zustimmung in überwiegendem Maße den